

Question de temps

Les printemps incertains de Sylvain L'Espérance

André Roy

Numéro 61, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1992). Compte rendu de [Question de temps / *Les printemps incertains* de Sylvain L'Espérance]. *24 images*, (61), 77-77.

LES PRINTEMPS INCERTAINS

DE SYLVAIN L'ESPÉRANCE

QUESTION DE TEMPS

par André Roy

Voici un film qui prend son temps, voici un des rares documentaires qui ne soit pas contaminé par le virus de la télévision. Ici, pas de commentaire mur à mur, de plans hachés menu, de rythme dopé aux astéroïdes. Quand on a maintenant l'impression que tout est illustré en accéléré, le moyen métrage de Sylvain L'Espérance, *Les printemps incertains*, lui, nous donne l'impression d'être au ralenti, avec ses longs plans et sa division en trois mouvements qui racontent la dégradation du tissu urbain, son enlaidissement, sa déshumanisation, en appelant à la mémoire et à la parole des habitants des quartiers du sud-ouest de Montréal. Et puis, j'oserais ajouter, c'est tourné avec de la pellicule, de la vraie, pas sur un support magnétique qui fait tout se ressembler, aplatit tout.

Ce jeune cinéaste (il a à peine trente ans) a posé sa caméra et il a suivi quelques résidents de ces quartiers montréalais en complet déclin: Pointe-Saint-Charles désindustrialisée, Griffintown expropriée et Ville aux Oies détruite. Il ne les a pas

folklorisés dans un tout-venant de la communication; il leur a donné le temps qu'il fallait pour nous rejoindre, avec des avants et des après nécessaires; par exemple, les propriétaires d'origine italienne d'un snack-bar dans la scène qui ouvre le film reviendront à la fin. Il les accompagne (on entend parfois sa voix en hors-champ), son emploi du temps est celui de l'autre à qui est réservée une place et qui ne sert pas un message à sens unique. L'Espérance ne nous trafique pas une vision correcte du monde; la sienne est tout humblement et poétiquement juste, sans parti pris idéologique.

L'Autre, ce sont donc ces résidents, Irlandais, Italiens, Polonais, Canadiens français (comme on les appelait autrefois), victimes de la barbarie industrielle, qui, à partir de photos, de chansons (gaéliques, très belles, interprétées par une habitante), de promenades, retracent leur histoire. De l'émigration à l'expropriation, des querelles entre groupes ethniques aux licenciements massifs, de l'école du coin au parking qui l'a rasée, des vingt ans de travail à une retraite sans pension, cette histoire se transforme en un portrait géographique, sociologique, économique, familial et individuel aux dimensions tragiques. Une grandeur dans la pauvreté et le dénouement pour ces travailleurs lucides qui, sans en avoir l'air, sont très politisés. Ils ne manquent pas d'humour, un humour qui dégage une sorte de liberté digne. Ils sont, c'est certain, les grands perdants de l'Histoire (avec un grand «H»), dépouillés ici de toute imagerie populiste et pieuse car jamais sublimés.

C'est une image d'eux et d'elles que nous tend Sylvain L'Espérance, pas une imagerie. Une image qui s'est mise de leur côté, comme le cinéaste — qui rejoint en plus contemporain un Pierre Perrault — a mis le temps de son côté, avec cette belle lenteur qui permet à son film de venir à nous, c'est-à-dire de vouloir de nous. ■

LES PRINTEMPS INCERTAINS

Québec 1992. Ré.: Sylvain L'Espérance. Ph.: Claude Ouellet et Marc-André Berthiaume. Son: Justine Pimlott et Marie-France Delagrave. Mont.: René Roberge. Prod.: Main Film. 52 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma Libre.

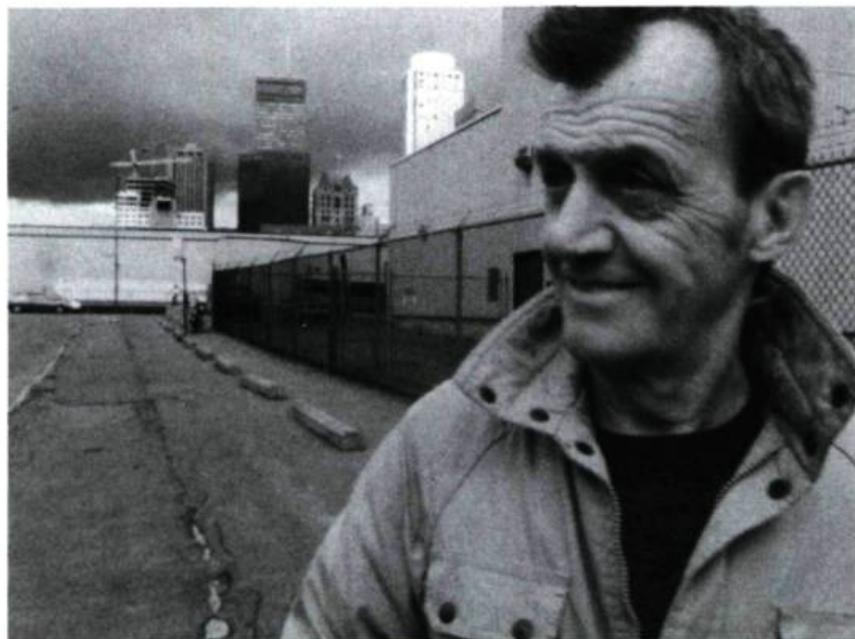


PHOTO: IVAN BOYLE

«Le cinéaste ne nous trafique pas une vision correcte du monde.»